

TRAVAILLEU(R)SES DU SEXE

Du même auteur

Charbons ardents, construction d'une utopie
Le Serpent à plumes-Arte Éditions, 1999

Poutine, le parrain de toutes les Russies
Éditions Saint-Simon, 2008

Guerre du gaz, la menace russe
avec Roumiana Ougartchinska, Éditions du Rocher, 2008

JEAN-MICHEL CARRÉ
avec la collaboration de Patricia Agostini

TRAVAILLEU(R)SES DU SEXE

et fières de l'être

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-100382-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

De la chair et du foutre, des caresses en veux-tu en voilà, et l'on baigne dans le péché ! Nous ne jouissons pas ou presque pas ? Aucune importance. [...] Nous sommes belles et scandaleuses, maquillées, ornées, nues, désirées et on nous paie !

Grisélidis Réal, *La Passe imaginaire*¹.

En feuilletant récemment des textes écrits au sortir de l'adolescence, je suis tombé sur un poème dédié à la figure de la prostituée. J'y ai retrouvé l'intérêt pour les marginalités et la sexualité en tant que révélateurs du fonctionnement de la société, un goût parfois suicidaire pour la liberté et la volonté de lutter contre les injustices et toutes les formes d'exclusion.

Dans les années 1990, dans la continuité de mon travail sur les femmes en prison, j'avais traité la thématique de la prostitution dans plusieurs films. À cette époque, je pensais ne plus avoir de raison de réaliser un nouveau documentaire sur ce thème. Je ne pouvais imaginer qu'un jour, un certain Nicolas Sarkozy deviendrait ministre de l'Intérieur et qu'il irait jusqu'à introduire, dans le cadre d'une loi démagogique et liberticide « sur la sécurité intérieure » votée le 18 mars 2003, le délit de « racolage passif » contre les prostituées. Dans le Code pénal, la nouvelle infraction, prévue à l'article 225-10-1, est ainsi définie et sanctionnée : « Le fait, par tout moyen, y compris par une attitude même passive, de procéder au racolage d'autrui en

1. Paris, Verticales, 2006.

vue de l'inciter à des relations sexuelles en échange d'une rémunération ou d'une promesse de rémunération est puni de 2 mois d'emprisonnement et de 3 750 euros d'amende. » La loi punit ainsi plus largement et sévèrement le racolage qui devient un délit et non plus une simple contravention de cinquième classe (article R. 625-8 du Code pénal), que la nouvelle loi n'a pourtant pas abrogée.

Inquiet de ses conséquences, je décidai donc de réaliser un nouveau film sur ce sujet. Le 18 mars 2006, je me rendis à la première Pute Pride rejoindre les membres d'un collectif qui voulait attirer l'attention de l'opinion publique sur les dégâts que les mesures gouvernementales provoquaient sur la vie quotidienne des prostituées. Symboliquement, le rendez-vous était situé place Pigalle. Quelques centaines de personnes, de tous âges et de tous sexes, défilaient, mélangeant dérision et détermination, certaines habillées et maquillées outrageusement en putes pour s'aligner par bravade sur l'imagerie d'Épinal de ce métier, de la maîtresse SM avec fouet à la bonne sœur délurée, en passant par quelques prostituées le visage caché par un masque blanc. C'est durant cette manifestation que je rencontrai une partie de ceux et celles qui deviendraient les protagonistes de mon film et de ce livre.

« Plus de caresses, moins de CRS ! », tel est le slogan inédit que les membres de ce collectif de travailleu(r)ses du sexe, baptisé « Les Putes », scandaient ce samedi sous les fenêtres du Premier ministre à l'issue de son défilé inaugural. Passé inaperçu, puisque tenu le même jour que l'énorme manifestation contre le contrat première embauche (CPE) qui rassembla plus d'un million d'étudiants et de lycéens, il marquait néanmoins l'émergence d'un nouveau type de revendication chez les prostituées : l'aspiration à la reconnaissance de l'activité prostitutionnelle comme un métier.

Unies dans la colère provoquée par le vote de la loi Sarkozy, les prostituées affirment dans leur manifeste des convictions qui posent un certain nombre de questions de société tout en interrogeant le féminisme :

Une association féministe à la Pute Pride ?

Oui, parce qu'être féministe, c'est revendiquer :

le droit à disposer de son corps,

le droit à la sexualité avec ou sans désir,

le droit au sexe sans amour,

le droit de choisir le sexe comme monnaie d'échange sans avoir à être jugée,

le droit à ne pas avoir qu'un(e) seul(e) partenaire,

le droit d'être fière, même dans des situations difficiles, parce que les situations difficiles sont souvent dues – quand on est minoritaire – plus au stigmaté qu'à toute autre cause.

Qualifiée de plus vieux métier du monde, la prostitution reste cet « obscur objet d'interrogation, de haine et de désir » qui a vu ses pratiques évoluer au cours des siècles. S'il est un univers qui suscite à la fois fascination et dégoût, c'est celui de la prostitution et de ses acteurs. Un univers fait de silence, de mystère, de fantasmes, de sueur, de sperme, de passion, de ruine et de désespoir, mais aussi de cris, de savoirs, d'initiation et de plaisir.

Si la prostitution est stigmatisée, c'est qu'elle symbolise l'exploitation la plus extrême de la femme par l'homme, dans le lieu même de son intimité. Abattage, proxénétisme, traite, violence, esclavage, furent et sont encore des pratiques courantes dans la plupart des sociétés, même celles dites civilisées, et elles appellent une lutte sans trêve.

J'ai traité ces problématiques entre 1993 et 1996 dans un cycle de films sur les nouveaux profils de la prostitution, souvent liés à la toxicomanie : *Les Trottoirs de Paris*, *Les Enfants des prostituées*, *L'Enfer d'une mère*, *Un couple peu ordinaire*, *La Nouvelle Vie de Bénédicte* et *Les Clients des prostituées*. Ces films faisaient suite à une autre série consacrée aux femmes en prison : *Femmes de Fleury*, *Prière de réinsérer*, *Galères de femmes*, *Les Enfants des prisons*, *Laurence*, *Vive la liberté !* et *Les Matonnes*. C'est en suivant une jeune femme à sa sortie de Fleury, Laurence, une personne d'une extraordinaire gentillesse et d'une grande humanité, que je découvris cette nouvelle prostitution.

Abandonnée à l'adolescence par ses parents, elle se retrouvait dehors avec 5 francs en poche et n'avait d'autre solution que de retourner au tapin, ne serait-ce que pour se nourrir et se loger. Seules les bénévoles d'une association caritative qui l'avait suivie en prison – sans jamais comprendre qu'elle était prostituée ! – lui avaient généreusement offert trois nuits d'hôtel. Leur choix s'était porté sur le seul hôtel de Paris nommé « Fleury » – un choix idéal pour lui faire tourner la page de son séjour en prison ! Je l'accompagnais dans cet hôtel situé dans le XX^e arrondissement.

Le soir même, elle me fit rencontrer ses copines de trottoir qui n'avaient rien à voir avec les professionnelles de la prostitution « classique » de Pigalle, de la rue Saint-Denis, du quartier de l'Opéra ou de l'avenue Foch. Presque toutes étaient passées par la case « prison ». À leur sortie, elles avaient repris la prostitution, étaient très vite retombées dans la came pour oublier les difficultés du métier, leurs angoisses, le froid et la solitude. Les quelques discussions que j'eus avec elles me firent découvrir des parcours très différents mais tous en liaison avec des violences sociales ou familiales, la pauvreté et la difficulté de s'insérer. Ce qui m'étonna le plus, c'était qu'en dépit des violences qu'elles avaient subies, la plupart d'entre elles usaient d'un ton dépourvu de haine et de ressentiment pour parler de leurs clients et des hommes en général. Je leur promis de revenir les voir pour recueillir leurs témoignages.

Quatre jours plus tard, Laurence mourut d'une overdose. Comme j'étais la seule personne qui la connaissait un peu, je fus amené à faire seul la déclaration de son existence passée à la police. Le commissaire me confia qu'elle était morte des suites de la présence de mort aux rats dans la came, procédé utilisé à l'époque par des dealers pour se faire plus d'argent en coupant l'héroïne à peu de frais. Une semaine plus tard, elle fut mise en terre dans la fosse commune du cimetière de Thiais dans la banlieue parisienne. Un carré d'un hectare de terre battue, entouré d'autres hectares qui tous abritaient des tombes. Son numéro d'érou était devenu un numéro de métrage : « 24,50 mètres », pour éventuellement la localiser. Même si

cela me parut un peu dérisoire, je lui offris une petite stèle avec son prénom, pour signifier l’empreinte de son passage sur terre.

Son décès me choqua au point que j’envisageai un moment d’abandonner mon travail sur la prison. Mais Laurence m’avait dit à diverses reprises combien elle tenait à ce que je la fasse exister par mon film. Quelques semaines plus tard, je retournai donc à Fleury, réclamai un entretien avec la directrice et lui demandai d’un ton détaché si elle savait ce qu’était devenue Laurence. Elle me répondit, en toute bonne foi, qu’elle n’avait aucune nouvelle, qu’elle n’était pas revenue à Fleury et donc qu’elle devait sans doute s’être réinsérée ! Je compris la vacuité de la soi-disant aide à la réinsertion présentée régulièrement comme faisant partie de ses devoirs par le ministère de la Justice et l’administration pénitentiaire. Je pus constater dans la suite de mon tournage que ce cas était loin d’être isolé. Laurence fut la première prostituée que je connus et son destin tragique et anonyme me donna la force et la volonté de poursuivre mon travail d’investigation sur ce qui se passait, tout simplement, en bas de chez nous.

À l’opposé de la condition de ces jeunes femmes blessées par la vie et victimes des dealers, il existe cependant une prostitution, non seulement libre et assumée, mais revendiquée.

En dépit des mouvements abolitionnistes soucieux de minorer leur part, alors même qu’elle est, comme on le verra, majoritaire, ou de les cantonner dans un rôle de victimes qui s’ignorent en martelant que l’asservissement est indissociable de la prostitution, des femmes et des hommes clament aujourd’hui à visage découvert leur choix de louer librement leur corps, leurs pratiques sexuelles et leur savoir-faire. Face à une société libérale qui promeut une marchandisation déshumanisée et normalisatrice de la sexualité et à un État hypocrite dont la politique répressive aggrave leurs conditions d’existence, elles et ils se battent pour que leur offre de services soit considérée comme un métier et pour faire reconnaître leurs droits.

Il ne s’agit en aucun cas ici de banaliser la prostitution et encore moins d’en faire le prosélytisme. Dans de nombreuses

situations, pour celles et ceux qui ne l'ont pas choisie, il s'agit indéniablement d'un « sale boulot ». Pour les autres, qui ont délibérément décidé d'y entrer et d'y rester, on peut toutefois interroger l'« esclavage », l'« exploitation » et le « renoncement à soi » réputés consubstantiels à cette activité en la comparant à d'autres situations de travail, comme l'allégeance à l'esprit de corps qu'exigent certaines entreprises de la part de leurs employés, la bonne présentation attendue d'une hôtesse d'accueil au salon de l'automobile, le rendement imposé à un commercial pressé de faire du chiffre, la sujétion d'un pigiste traînant dans les couloirs d'un journal en espérant pouvoir publier quelques lignes, ou encore la prostitution morale des artistes et des sportifs qui mettent leur notoriété au service de spots publicitaires contre espèces sonnantes et trébuchantes.

Pendant, lorsque les travailleu(r)ses du sexe présentent leur métier comme un choix d'indépendance pour résister aux compromis et aux servitudes du monde du travail, « les détracteurs de cette activité s'acharnent, comme le souligne Marcela Iacub, à nous montrer que les prostituées ne sont pas vraiment consentantes » :

La manière la plus répandue de mettre en cause la liberté des personnes qui se prostituent est de faire l'amalgame avec celles qui sont contraintes par des trafiquants à entretenir des rapports sexuels contre de l'argent que par ailleurs elles ne touchent pas. Mais devrait-on appeler « prostituées » ces victimes de la criminalité organisée ? Peut-on dire que les anciens esclaves américains étaient des agriculteurs lorsqu'ils récoltaient du coton ? On disait d'eux qu'ils étaient des esclaves. Une femme qui est forcée de se prostituer est d'abord une esclave, et non pas une prostituée. Ce qui est criminel, c'est l'esclavage, et peu importe la tâche à laquelle la victime est vouée. [...]

Certes, on se prostitue pour de l'argent, et non pas, par définition, gratuitement. Mais si on considérait comme des esclaves tous ceux qui sont poussés à travailler parce qu'ils ont besoin de gagner leur vie, il ne resterait que quelques rentiers pour se prévaloir du statut d'hommes libres. Mais il est curieux qu'on ne se

montre jamais aussi furieusement anticapitaliste qu'avec la prostitution¹...

La condamnation de la prostitution pose le problème du licite et de l'illicite en matière de sexualité. C'est pourquoi ce livre ne se limite pas aux témoignages des prostituées² mais donne aussi la parole à celles qui vivent dans ses marges : strip-teaseuses, masseuses, *gogo-girls*, actrices pornos... Elles exercent des métiers qui, à la différence de la prostitution, sont reconnus légalement et mieux acceptés socialement, tout en engageant aussi une relation marchande aux désirs, un travail de représentation du corps ou un récit fantasmagorique, sans pour autant passer au stade ultime de l'acte sexuel – sauf les actrices pornos, qui travaillent cependant entre « collègues ». Or presque toutes tiennent résolument à se démarquer de la prostitution qu'elles jugent, dans le meilleur des cas, avec condescendance. La reconnaissance dont elles bénéficient et leur propre attitude à l'égard de cette activité permettent de situer les véritables frontières morales qu'instaure la société. Alors qu'ils ostracisent l'artisanat du sexe, l'économie libérale et le pouvoir politique autorisent les pratiques, souvent perverses, que produit l'industrie du sexe.

Fort du travail d'enquête entrepris en France, en Belgique et en Suisse pour la réalisation du film *Les Travailleu(r)ses du sexe*, ce livre a été écrit à partir des récits de vie et des témoignages de femmes et d'hommes qui évoluent librement dans cet univers. C'est parce que les contraintes imposées par le format des émissions de télévision m'ont conduit à ne pas pouvoir rendre la richesse et la complexité de certains parcours que j'ai tenu à faire ce livre. Il n'est en rien une étude sociologique et encore moins psychologique ou une réflexion philosophique

1. Marcela Iacub, « La propriété de son corps et la prostitution », *Le Monde*, 17 octobre 2006.

2. Les associations de travailleu(r)ses du sexe ont choisi l'orthographe prostituéEs pour englober les deux sexes ; j'utiliserai pour ma part simplement la graphie « prostituées », en féminisant le plus souvent les pronoms et les adjectifs. Il faut toutefois garder à l'esprit la pluralité des genres que recouvre le terme.

sur les raisons de l'existence de « La Prostitution », mais un hommage rendu à des personnes et une contribution au débat sur ce que pourrait être une vraie liberté sexuelle.

Les paroles et les pratiques dérangeantes, provocatrices, déstabilisantes des travailleu(r)ses du sexe questionnent notre rapport au corps et à la sexualité, abordent l'imaginaire et le fantasmagorique, leurs ressorts les plus intimes et les plus complexes, mais aussi le contrôle qu'y exerce le pouvoir.

1.

Comment l'on choisit de se prostituer

Je suis désolée de vous apprendre que je n'ai pas été violée ni par mon père, ni par ma mère, ni par mes frères, ni par mes oncles, ni par mon grand-père, Dieu merci ! Je suis désolée. Je n'ai pas été violentée, je n'ai pas été maltraitée. J'ai eu, avec mes frères, une enfance très heureuse, avec des parents aimants, très gentils, très, très bien.

Lisa

J'ai dédié mon film à la mémoire de Grisélidis Réal, peintre, écrivain et prostituée suisse. Avec sa générosité, son énergie et son franc-parler, cette figure du militantisme a lutté pendant trente ans pour défendre le statut et les conditions de travail de la prostitution libre.

Née à Lausanne en 1929 dans une famille d'enseignants, elle passe une partie de son enfance à Alexandrie et à Athènes. Tout juste diplômée de l'École des arts et métiers de Zurich, elle se marie à vingt ans. Après un divorce et la naissance de ses quatre enfants, elle part pour l'Allemagne avec un étudiant noir schizophrène et deux de ses enfants dont elle n'a pourtant pas la garde. Les conditions de vie à Munich sont très difficiles, mais elle se sent enfin vivre loin du carcan qu'est pour elle la société suisse. Elle séjourne un temps dans un camp gitan, renouant ainsi avec ses lointaines origines tziganes. À trente-deux ans, seule, sans argent ni papiers, Grisélidis commence à se prostituer dans les bases américaines.

Elle découvre l'écriture lors d'un séjour de sept mois en prison pour vente de marijuana à Munich et rencontre alors des femmes libres penseuses, des militantes d'extrême gauche... *Le Noir est une couleur*, roman autobiographique, publié en 1974, raconte avec humour et réalisme ses années en Allemagne¹.

Grisélidis a quarante-six ans lorsqu'elle devient à l'été 1975 l'une des meneuses de la « révolution des prostituées ». Elle participe à l'occupation de l'église Saint-Bernard avec cinq cents autres femmes prostituées luttant pour la reconnaissance de leurs droits.

Elle étend son action à Genève et, la lutte nécessitant de l'argent, retourne à la prostitution, animée par la volonté de se sentir de plain-pied avec ses « sœurs damnées ». Elle participe à la création de plusieurs associations, certaines composées exclusivement de travailleuses du sexe, plus axées sur la reconnaissance, l'accompagnement et la solidarité que sur la prévention ; d'autres associant travailleuses du sexe et travailleurs sociaux, comme l'association Aspasia, fondée en 1982, véritable centre de recherche, de défense et d'échange sur la prostitution.

Elle milite avec succès pendant sept ans pour l'obtention immédiate du « certificat de bonne vie et mœurs » qui n'était délivré à Genève qu'après trois ans pendant lesquels certains projets de reconversion étaient donc impossibles et qui stigmatisait les prostituées au-delà de leur activité, dans leur identité même.

Elle se bat pour voir modifier la Convention abolitionniste de l'Onu de 1949 en demandant la distinction entre prostitution forcée et volontaire. En 1985, à Amsterdam, elle participe à la rédaction de la première charte internationale des droits des prostituées avec trente-cinq autres femmes. Elles seront cent vingt l'année suivante... Le Centre international de documentation sur la prostitution voit le jour dans son petit appartement des Pâquis, à Genève, où elle rassemble des centaines de documents. La photocopieuse marche à plein régime, les chercheurs en sciences sociales et les interviews de journalistes s'y succèdent.

1. Rééd. Paris, Gallimard, « Folio », 2007.

Grisélidis n'a jamais eu honte de son métier : « Dites bien que je suis peintre, écrivain ET prostituée. » Elle publie son *Carnet de bal d'une courtisane*¹, sorte de catalogue de ses clients, inventoriant leur caractère, leurs habitudes et les prix qu'elle pratique. Certaines prostituées lui en veulent d'avoir brisé l'omerta qui entoure le métier.

« Je me bats depuis trente ans pour qu'on reconnaisse la personnalité et la valeur humaine des prostituées (et prostitués) dans le monde entier, pour qu'on leur accorde le respect et les droits qui leur sont refusés par la morale, par l'hypocrisie de ceux qui ont besoin d'elles et leur crachent dessus », écrit-elle dans *Les Sphinx*². Esprit libre, elle revendique le droit d'élever ses enfants, d'avoir une vie privée et amoureuse. Elle apparaît et se bat à visage découvert, même à la télévision et dans quelques films, et donne des cours à la Sorbonne et aux universités de Genève et Lausanne qui offrent une ouverture inédite sur la sexualité dans la société.

Grisélidis Réal cesse de se prostituer en 1995, à l'âge de soixante-six ans, excepté pour quelques vieux clients-amis, après trente ans d'activité. « La catin révolutionnaire » meurt d'un cancer le 31 mai 2005. En 2009, malgré la polémique soulevée, ses cendres sont transférées au cimetière des Rois à Genève.

Les protagonistes de mon film, ainsi que celles (et ceux) dont je n'ai malheureusement pas pu garder les récits au montage mais qui apparaissent dans ce livre, sont à bien des égards les héritières du combat de Grisélidis Réal, en qui elles voient leur modèle.

Leurs témoignages décrivent tout d'abord l'entrée dans le monde de la prostitution artisanale. Leurs parcours personnels extrêmement divers, leurs situations très différentes, montrent l'absurdité des discours stéréotypés qui présupposent une causalité linéaire qui les aurait conduites à exercer cette profession.

1. Paris, Verticales, 2005.

2. Paris, Verticales, 2006.

Marianne

Le « choix » d'un métier est souvent fait de hasards et de rencontres, celui de la prostitution tout autant que les autres. Le parcours qui y mène a peut-être ceci de spécifique qu'il est souvent associé à un regard critique ou désabusé sur le monde du travail qui conduit à relativiser l'exploitation dont les prostituées seraient les seules à souffrir. Il s'accompagne d'une curiosité pour ce milieu et suppose un rapport déculpabilisé au corps et à la sexualité. C'est ce que suggère notamment l'histoire de Marianne, avec laquelle Françoise Gil, présidente de l'association Femmes de droit, Droit des femmes, m'avait conseillé de prendre contact.

Prostituée flamande d'Anvers, Marianne est une belle femme brune, âgée d'une quarantaine d'années, au regard franc et au sourire chaleureux. C'est une personne d'une profonde générosité et d'une grande honnêteté intellectuelle dont la curiosité bienveillante à l'égard de la sexualité d'autrui a donné à son évolution dans le métier une trajectoire singulière. Marianne a commencé à se prostituer il y a une vingtaine d'années, en apprenant les règles du métier avec des transsexuels et des travestis :

J'avais vingt-deux, vingt-trois ans, je travaillais dans un bureau et je gagnais un petit salaire, mais j'avais quelques amis qui travaillaient dans la prostitution : des travestis, des transsexuels. J'étais assez curieuse et, quand on sortait ensemble, j'allais rendre visite aux filles dans le quartier chaud. C'était un monde plein de couleurs. Quand j'y pense maintenant, je me dis que ça ressemblait aux films d'Almodóvar. Au bureau, les chefs me pelotaient de temps en temps. Me faire peloter gratuitement par des chefs, c'était pour moi une insulte et je me suis mis dans la tête que si je devais le faire, autant le faire à mon prix. J'ai demandé à une copine prostituée si je ne pouvais pas essayer de travailler quelques soirées avec elle, pour voir l'effet que ça me faisait. Je me souviens que je n'y voyais rien de sensationnel. Tout ce bruit

qu'on faisait autour de cette prostitution ! C'était un truc très simple... En plus, j'étais bien dans ma peau du point de vue sexuel. Je n'avais aucun problème pour me mettre à poil devant un type.

Quelques années plus tard, en réponse à plusieurs propositions et pour en finir avec une certaine monotonie de la prostitution classique, elle décide de pratiquer le sadomasochisme. Elle vomit la première fois qu'elle doit coudre un sexe mais, peu à peu, prend plaisir à voyager dans des fantasmes qui l'étonnent, la font évoluer et découvrir des éléments qu'elle ignorait de sa propre sexualité. En deux séances, elle gagne ce qu'elle gagnait auparavant en un mois. Elle se découvre bisexuelle et tombe amoureuse d'une femme prostituée avec qui elle vit durant deux ans avant que cette dernière ne soit tuée lors d'une rixe dans le quartier chaud d'Anvers. À cette occasion, elle rencontre un neuropsychiatre qui lui parle du désespoir des hommes et femmes handicapés de son service qui n'ont jamais eu de rapports sexuels et entreprend avec lui une réflexion sur la sexualité dans le cadre de la maladie mentale. Elle va peu à peu se spécialiser dans ce type d'approche.

Depuis presque dix ans, elle ne travaille plus qu'avec des clients handicapés et dit vivre des expériences passionnantes avec ces hommes et ces femmes. Aujourd'hui, elle commence à transmettre son savoir à d'autres prostituées tellement la demande est importante et vient d'entreprendre une formation d'infirmière depuis deux ans.

Sonia

Loin des schémas convenus et misérabilistes, le récit de Marianne entretient plusieurs points communs avec celui de Sonia, dont la trajectoire dément tout déterminisme social. La première fois que je l'ai vue, c'était à Paris, dans un colloque sur la prostitution où elle était en compagnie de Grisélidis Réal, dont elle avait épousé la cause depuis 1995, et dont elle était devenue très proche. Quelques années plus tard, je suis allé la

retrouver dans sa vitrine près de la Gare du Nord à Bruxelles. La cinquantaine passée, Sonia est prostituée depuis près de trente ans. C'est une très belle femme, blonde, élégante, très bien dans sa peau. Issue d'une « famille plutôt bourgeoise, intellectuelle », intelligente et cultivée, elle a une classe indéniabile et une aura que lui envie beaucoup de ses jeunes collègues. Elle incarne à mes yeux une sorte de « féminitude » ! Adolescente, elle a vécu avec sa mère et son beau-père avec lequel elle ne s'entendait pas. Lorsqu'elle tombe enceinte, à dix-huit ans, son beau-père refuse qu'elle avorte et lui fait retirer son fils à la naissance. Elle quitte alors le domicile familial et, par hasard, commence à travailler à la caisse d'une maison de passe :

Vers vingt et un-vingt-deux ans, j'étais avec un garçon qui, un jour, m'a présenté sa maman et cette maman tenait un bordel. On a sympathisé et pour me dépanner, au début, j'ai travaillé comme caissière chez elle. Je travaillais la nuit avec les filles et j'étais dans le coin pour qu'il ne leur arrive rien. Une dame de compagnie, en fait, et je surveillais que tout se passait bien. Je trouvais ça gai. Voir ces nanas qui étaient belles, qui gagnaient de l'argent, les clients qui étaient hyper mignons, sympas avec elles, moi ça m'a plu. Un jour, une fille a eu besoin d'une deuxième fille pour un client qui le demandait. Elle m'a proposé de venir et je ne me suis pas dit : « Quelle horreur ! » Ça s'est fait tout à fait naturellement, sans problème. J'étais très observatrice, je regardais comment les filles faisaient et puis, un jour, j'ai dit à la mère de mon copain que j'avais envie de travailler. [...] Voilà, je trouvais ça génial et j'ai continué.

J'avais sans doute en moi un côté rebelle de sorte que m'engager dans cette voie, c'était non seulement me faire plaisir, mais aussi faire un pied de nez à la société. Je n'allais pas rentrer dans un boulot, me montrer gentille avec un patron avec un petit salaire à la fin du mois, la maison, le chien, la caravane et les deux enfants. Je savais que ce n'était pas fait pour moi. Libre à d'autres femmes de revendiquer ça et d'aimer ça. Je ne les critique absolument pas.

Si c'est leur bazar, c'est leur bazar, tant mieux ! Il faut toutes sortes de gens pour que tout fonctionne, mais moi je ne suis pas comme ça. J'aurais pu devenir une aventurière, faire le désert à pied ou n'importe quoi. Il y a quelque chose en moi qui me poussait à ne pas rentrer dans ce que la société voulait m'imposer. Sexuellement, je n'ai jamais eu vraiment de problème, je suis assez ouverte. J'aime bien les bonshommes, j'aime bien la fête, j'aime bien les gens, parce qu'il faut aimer les gens pour faire ce métier et ne pas être démolie, et ça correspondait quasiment à ce que j'attendais d'un métier. En plus, non seulement ils me faisaient l'amour mais ils me disaient que j'étais la plus belle – il est vrai que je n'étais vraiment pas mal quand j'avais trente ans – et ils me payaient bien. Il ne faut pas déconner, c'est l'idéal !

Isabelle

Si la découverte de la prostitution peut être circonstancielle, le choix d'y rester apparaît pour sa part réfléchi et s'apparente à une revendication d'indépendance. C'est ce que montre encore le cas d'Isabelle.

Brune, élégante, à la fois douce et volontaire, cette Toulousaine a aujourd'hui quarante-cinq ans et environ une quinzaine d'années d'expérience dans le travail du sexe. Sa mère, issue d'un milieu plus bourgeois que son père, aimait beaucoup lire et l'a ouverte aux questions de société. Son père, d'origine étrangère, était ouvrier et travaillait sur des chantiers. Isabelle a ainsi été d'emblée sensibilisée aux problèmes politiques et au regard des autres puisque le couple que formaient ses parents était un peu hors norme : sa mère avait choisi d'épouser un homme qui ne répondait pas aux critères en cours dans sa famille. Pour cette femme armée d'une conscience politique aiguë, la condition de prostituée correspond difficilement à l'idée d'un prolongement de la soumission féminine :

Mes parents m'ont appris qu'il fallait que je fasse des études et que je travaille parce que j'étais une fille et qu'il était indispensable que je sois autonome sur le plan économique. En fait, toute ma jeunesse a été orientée autour de la place des femmes. Ma mère était très sensibilisée au rapport hommes/femmes et à ce que les femmes pouvaient subir. C'est quelqu'un qui a connu le droit à l'ouverture du compte bancaire pour les femmes, le droit de travailler sans avoir l'autorisation patriarcale du père ou du mari.

Son entrée progressive dans la prostitution, après un passage par son « antichambre » que sont les bars américains, est liée à ce double questionnement des inégalités hommes/femmes et de la quête d'autonomie :

Ce qui m'intriguait, ce n'était pas la prostitution en tant que telle, mais le fait que pour un oui ou un non, on se faisait traiter de salopes par les garçons. On voulait coucher, on était des salopes. On ne voulait pas coucher, on était des salopes. Ces propos étaient d'ailleurs parfois repris par d'autres adolescentes et je m'engueulais souvent avec elles à ce sujet. [...]

Même si ça se passait bien au sein de ma famille, j'ai décidé tout à coup d'arrêter mes études pour devenir autonome. Je me suis installée quelques kilomètres plus loin et j'ai commencé par faire des petits boulots : j'ai gardé des enfants et fait des heures de ménage. J'ai fait aussi des boulots saisonniers, au bord de la mer, bien que, pendant le boulot saisonnier, on n'ait pas beaucoup le temps de voir la mer... J'ai eu mon premier boulot fixe assez rapidement – je suis quelqu'un d'assez stable. Pour moi, c'était une question d'honneur de ne pas revenir dans ma famille « taper des sous ». Je voulais gagner mon pari et je m'en sortais plutôt bien avec un petit boulot payé au Smic. À l'époque, c'était 3 000 et quelques francs. Ce n'était pas beaucoup, mais je m'y tenais et je m'y accrochais. Au bout de quelques années, j'ai constaté que c'était beaucoup d'énergie pour pas beaucoup d'argent et que ça me prenait quand même